

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): [s.n.]

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 51

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

Nous vous expédions le Conteur Vaudois à l'essai, espérant qu'un grand nombre de compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises.



CASPAR QUEUE DE COCHON

L s'appelait en réalité Caspar Ebenmann, mais le paraphe entortillé dont il accompagnait sa signature lui avait valu dans le village le sobriquet de « Queue de cochon ». Ses parents, des Ebenmann de Lies-tal, étaient venus s'établir dans le pays et, plus tard, leur fils unique se trouvant à son aise à Villembois y prit femme pour s'y enraciner tout à fait. Quand on taquinait Caspar Ebenmann sur les volutes élégantes dont il entourait sa signature, il expliquait qu'autrefois un graphologue lui avait démontré qu'un paraphe en forme de trait horizontal d'égalité et forte épaisseur est la marque d'un caractère irascible et violent ; un paraphe vertical ou simplement oblique fait songer au pouce abaissé contre terre des empereurs romains quand, de leur loge dominant l'arène, ils s'obstinaient à vouloir la mort des gladiateurs ou des chrétiens ; d'autre part, avait ajouté le graphologue, des spirales après une signature dénotent une mentalité originale, toute éprise de danse et d'arts. Il faut croire que Caspar Ebenmann n'eut à choisir qu'entre ces trois genres de tempéraments et que ce fut le goût de la danse et des arts qui lui parût être l'enseignement la moins défavorable, puisque dès lors on le vit orner sa signature d'une fioriture en queue de cochon de longueur fort respectable. Et cependant, il ne posséda jamais la passion de la danse, mais bien celle des beaux écus sonnants et trébuchants.

En épousant une des filles les plus huppées de la contrée, il avait encore arrondi un patrimoine déjà fort respectable. Malheureusement, après quinze ans de mariage, sa femme mourut d'un cancer à l'estomac, lui laissant un seul enfant, le jeune Denis qui ressemblait en tous points, physiquement et moralement, à sa mère. Si le père était nerveux, autoritaire et impulsif, le fils se trouvait être plutôt passif, sentimental et accommodant. Plus tard, quand celui-ci fut devenu dragon et beau garçon, il eut tôt fait de captiver l'intérêt des jeunes filles dont les avances auraient pu faire tourner la tête à un plus malin que lui. Son père, qui supportait avec peine de voir une vieille domestique diriger tant bien que mal la maison, ne manquait pas d'encourager son fils à faire son choix parmi les belles de Villembois, en lui vantant sur tous les tons la jeune Julie Delaprez, la fille du syndic, une petite coquette aux yeux fripons. Mais Denis, peu porté à chasser les papillons, avait déjà jeté son dévolu sur Aurélie Cerisette, la fille d'un honorable journalier de Villembois, personne travail-

leuse, simple de goûts et l'aînée d'une famille de huit enfants. Lorsque le père Ebenmann en eut vent, ensuite des propos indiscrets des voisins qui tenaient à se payer sa tête, il ne voulut tout d'abord pas y ajouter foi. Ce ne fut que quelques mois plus tard, vers la fin de novembre, qu'il dut se rendre à l'évidence. Il se décida à intervenir sur le champ, afin, comme il se l'avouait, d'écraser le germe dans l'œuf. Dès les premiers mots échangés, son fils voulut lui prouver qu'il ne faisait pas du tout un mauvais choix et qu'Aurélie, fille honnête et laborieuse, valait bien mieux que les pimbêches du village ; mais Caspar, que toute résistance exaspérait, se laissa aller à une telle violence qu'il signifia, en fin de compte, en termes impératifs à son unique enfant qu'il avait à choisir entre lui, son père, et Aurélie Cerisette. Là-dessus, Denis Ebenmann se retira sans mot dire et le lendemain matin, après avoir aidé le domestique à « gouverner » le bétail, quitta en cachette la maison paternelle avec une valise à la main. Il se rendit chez son oncle Auguste, un frère de sa mère, qui habitait le village voisin et y séjourna une quinzaine de jours, juste le temps de trouver un emploi dans une scierie des environs.

Comme on peut bien se le représenter, les commerçants de Villembois en eurent de quoi jaser des journées entières. Les hommes eux-mêmes ne se firent point faute de commenter l'événement. On connaissait Caspar Queue de Cochon et l'on savait qu'il pouvait être emporté et que, pareil à tant d'impulsifs, il se laissait aller, sous l'empire de la colère, à proférer des choses que, à tête refroidie, il devait sûrement regretter. Mais, plein de lui-même et incapable d'un jugement sain quand il s'agissait de gros sous et du respect dû à sa personne, il se persuadait qu'il avait seul raison et qu'il était de sa dignité de ne point céder, quoi qu'il lui en coûtât.

Ainsi trois ans se passèrent depuis les événements que nous venons de relater. Après la fuite de Denis (c'est en ces termes que Ebenmann faisait allusion au départ de son garçon), la colère du père Caspar fut extrême, car il se se sentait cruellement mortifié. De dépit, il chercha à vendre son domaine et à quitter le pays, mais aucun des amateurs ne voulant en donner le prix exigé, force lui fut de garder son bien. Les événements qui suivirent se chargèrent de mettre une sourdine à son ressentiment. Il dut engager un second domestique. A la vieille cuisinière, il fallut également donner une jeune personne pour la seconder. N'étant pas à même d'être tout à la fois au four et au moulin et de surveiller chacun, il se sentit mal servi. Ses aides se querrelaient entre eux, le travail en souffrait et cela entraînait des congédiements continus et une désorganisation funeste. Caspar Queue de Cochon ne savait à quel saint se vouer et ne décrochait plus. Cela alla si loin qu'au mois de juillet de la troisième année depuis le départ de son fils, Ebenmann fut par surcroît pris de violentes coliques, dues à des calculs biliaires. Ces crises se produisaient par intermittence et l'épuisaient complètement. Ce que des hommes n'eus-

sent jamais pu accomplir, la maladie et la souffrance se chargèrent de le faire. Un jour de la mi-décembre, alors qu'à travers ses transes il sentait approcher Noël avec tous ses souvenirs du passé, il se déclara vaincu. Depuis la mort de sa femme, il n'était plus retourné à l'église, prétextant qu'il se trouvait être assez grand garçon pour savoir se conduire seul et surtout « parce qu'il n'entendait pas que directement ou indirectement le ministre se mêlât de ses affaires ». Cette fois-ci cependant, il fit chercher le pasteur et, reconnaissant ses torts pour la première fois en sa vie, il lui demanda de se rendre au village voisin chez son fils, marié depuis plus de deux ans avec Aurélie Cerisette et père de deux gros garçons, afin de l'engager à quitter sa place de contremaître à la scierie et à rentrer avec sa femme et ses enfants au foyer paternel. La seule condition posée par le père Ebenmann fut que des deux parts on fit un gros trait sous le passé et que personne ne s'avisât plus d'en parler.

Ainsi fut fait et le jour de Noël toute la famille se trouvait réunie pour la première fois autour d'un succulent dîner que Caspar avait voulu riche et abondant pour prouver à son fils et à sa bru qu'il était heureux de les avoir auprès de lui. Le repas durait encore alors que sur la route les enfants se rendant à la fête du sapin de Noël de l'école du dimanche chantaient en chœur : « Joyeux Noël, sois la fête bénie... »

A partir de cette époque, Caspar Ebenmann n'accompagna plus sa signature de paraphe d'aucune sorte et on le vit lutter vaillamment contre ce qui lui restait de ses travers, afin de ne pas trop effaroucher ses enfants et petits-enfants.
Aimé Schabzigre.

Cri du cœur. — Landrin, dites-moi ce que c'est qu'un hypocrite.

— M'sieu, répond l'écolier spontanément, c'est un garçon qui vient à l'école en souriant.



STI GOUP NO Z'AI ON PRESIDENT

SI no, on n'a min de rà. On pào s'ein passà, hormi dein lè benne d'avelhie, et oncora n'è pas on rà que l'ant. L'è onna reina et l'è oncora bin pi. Mâ, lè « libro z'Helvétien », quemet set dit dein lè tsanon, leu n'ant pas fatta de clia marchandi.

Mâ faut tot parai quacon po no menâ et no conduire sein no fère trabetsi. La tserraire de l'Etat ein fâ dza prâo lequâ et caludzi, l'è po cein que faut on citoyen suti po no fère arrevâ ào bet de l'an sein se fère dérùpitâ.

Stisse que tint lè guide ào tsè de la Suisse, s'appelle lo Président. Lo tsandant à ti lè bou-nan. L'è que l'è on meti pénâbllio, allâ pi ! et sarâ tot fliappi et écouessi de la tita se deves-sâ lo fère pe grand teimps.

Po sti an que vint, lo Présigent tle la Confédération que l'a ètà nommâ, l'è on Vaudois et on tot crâno, on homme de teppa, on coo d'attaque et on citoyen de sorta. S'appelle monso Pilst, on conseilé de per tsî no, Vaudois de vilhie rotse. L'è dâo boû du, vo dio, et nâ pas dâo

crouio sapin tot rêvô (*cassant*). On bon butin, fé à l'ottò, qu'on pào rein avai de meillào !

Lo villhio Djedion m'ein dèvesève l'autr'hi et mè desai dinse :

« Vâ, Sti coup no z'ài on Président. Ein è de li quemet de noutron ministre. Vo vu cein contâ.

Dan, tsî no, à Cougnelâo, on avai fauta de ministre. Faut vo dere que, dein cllia perrotse, on pào pas preindre co que sâi. Faut on coo que sâi pas on cratset po cein que la coumouna l'è granta. L'ant dan zu dâi vôte et l'ant châi on dzouvenò, pas tant grand, mâ trapu qu'on diâbllio et tot ein nier. On bon coo que vo débllote son pridoz qu'on derâi que fâ cein âo mécanique.

L'autro dedzo, Metsî à Jodi et Tiène à Boutte dèessant remouî on potadzî (*fourneau de cuisine*) tot garni, du la couensa que l'êtâi à plian pi tant qu'âo pâilo damon âo premi. L'avant passâ duve palantse dâi dou côté, alliettâve avoué dâi corde. Adan, ion derrâi, l'autro dèvant faisant état de grapelhi lè z'ègrâ. Mâ cllî potadzî ètâi pèsant que la mètsance. L'avant biau lâo sè crampounâ, pouâvant pas ein an. Que faillâi-te fère ?

Tot per on coup arreve lo novi ministre que vegnâi fère cougnessance. Ie guegne cllî commerce, l'ouît lè dzemotâje et lè sacreimeint et dit dinse :

— Allâ pi lè dou dèvant tsacon pè 'na palantse. Mè tserdzo dâo derrâ.

Sè crêche su lè man, fâ : « O...hoop ! », t'eimpougne lè palantse, tè solève lo potadzî — lè dou dèvant, li tot solet derrâ — tè tsampe clliao coo amont lè z'ègrâ et pu via, tant qu'âo coutset, sein toussi, sein dzemottâ et sein socllia épais. Et pu, sein lâo laissi lo temps dâi remachement, l'êtâi dza via.

Metsî et Tiène sè sant guegnî on momeint tot épolailli et l'ant de, lè dou ein mimo temps :

— Eh bin ! sti coup no z'ài on ministre ! »

Noutron novi Président, l'è on coo dinse assebin que l'arâ à portâ — pas avoué sè bré, mâ avoué sa tita et sa cabosse — dâi fé (*charges*) pe pèsant oncora que dâi potadzî, mâ n'aussi cousin, s'ein tserdze. Et tot lo paî rëdit stâo dzo :

— Sti coup no z'ài on président ! Respect !
Marc à Louis.

DES CHAMIGNONS A L'ESSAI

MARC BRESSET, dit « Toupenet », garde-champêtre et taupier de la commune de Brantigny-le-Bas, venait de rentrer d'une de ses tournées. Il posa sur la table de la cuisine un filet plein d'une belle récolte de champignons et dit à sa femme :

— Voilà, Louise, pour notre dîner de demain !

Sa femme, n'ayant qu'une médiocre confiance en son homme, quant à ses connaissances en mycologie, lui dit :

— Oui, Marc, c'est vite dit : « Pour notre dîner » ! Sont-ils tous bons, au moins, tes champignons ? Quand même que tu ne me fais pas la vie rose, des jours qu'il y a, je n'ai tout de même pas envie de m'empoisonner avec ta marchandise.

Son mari, qui n'était pas plus sûr que ça de l'innocuité de sa récolte et vu, surtout, qu'il participerait, lui aussi, aux risques à courir, réfléchit un instant.

— Ecoute, Louise ! Je crois qu'ils sont tous bons. Rien que des bolets, des chanterelles, des pets-de-loup, le délicieux agaric, etc. Mais il y a un moyen bien simple de savoir si on ne risque rien. Mets-en voir la moitié dans ce petit panier et laisse-moi faire.

Quelques minutes plus tard, Toupenet sonne à la porte du presbytère. C'est la vieille gouvernante, Madame Angèle, qui vient ouvrir.

— Bonjour, madame Angèle ! Voilà une petite attention pour M. le curé. Je les ai cueillis ce matin dans le bois de la Braille et j'ai pensé que cela ferait un bon petit plat pour son souper. Je passerai demain matin pour reprendre mon panier.

La brave femme, étonnée de ce geste aimable

de la part de Toupenet, qu'on ne voyait jamais à l'église, porta aussitôt l'offrande du garde-champêtre à M. le curé. Celui-ci, un fin gourmet, comme ils le sont tous, lui dit :

— Ils ont bien bonne façon, ces champignons. Et il semble qu'ils sont frais. Mais, tout de même, un cadeau de ce mécréant de Toupenet ! Il veut sans doute se racheter un peu de son impiété déplorable. Ma bonne Angèle, vous me les préparerez pour mon souper de ce soir, n'est-ce pas.

Le lendemain matin, Toupenet vint de bonne heure sonner à la cure. Il avait l'air vaguement inquiet.

— Bonjour, madame Angèle ! Je viens reprendre mon panier. Avez-vous déjà préparé ces champignons à M. le curé ?

— Mais oui, monsieur Bresset, hier soir déjà. Il les a trouvés délicieux et vous en remercie beaucoup.

— Bon, bon ! Mais, dites-moi, madame Angèle, il n'est pas malade, au moins, M. le curé ? Parce que, d'habitude, on le voit déjà dans son jardin, à ces heures-ci.

— Malade ? Mais non, il n'est pas malade. Au contraire, il était particulièrement de bonne humeur, ce matin.

Toupenet n'attendit pas la suite. D'un pas alerte, l'air tout guilleret, il se dirigea vers sa maison.

— Louise ! cria-t-il en entrant à la cuisine, tu peux y aller, avec ces champignons. Ils sont tous bons !
F. Wælfli.



A PROPOS DU DIRECTOIRE

DANS la *Chasse à l'homme*, de Maurice Donnay, cette pièce qui connut un légitime succès en 1920, on entend une maîtresse de maison se plaindre de la cherté de la vie devant un jeune visiteur qui, pour la consoler, lui dit :

— Songez, madame, que sous le Directoire, un gigot se payait 1.248 francs.

— Ah ! vous allez me dégoûter du gigot.

— Moi, ça me dégoûte du Directoire, observe fort justement le mari.

Avec sa succession de coups d'Etat, sa débâcle monétaire, son invasion d'enrichis sans mesure ni goût, étalant leurs débauches et leur faux luxe à côté de misères cruelles, avec ses persécutions sournoises contre les honnêtes gens, son brigandage impuni, son administration gangrenée, le Directoire est bien l'une des périodes les plus basses de l'histoire de France.

La belle Tallien, qui finira princesse de Chimay et dévote, règle les modes féminines qui n'ont jamais été aussi légères, ni aussi mobiles. Se déshabille-t-elle à l'antique ? Aussitôt les merveilleuses renchérissement, comme fera Mme Hamelin, qui lance la mode des *sans-chemises*. Qu'elle se vête à la turque pour recevoir un ambassadeur du Grand Turc, puis à l'anglaise, avec des chapeaux en forme de toque de jockey, elle est aussitôt suivie, dépassée. Mais toutes les dames n'ont pas sa belle santé pour supporter impunément d'aller presque sans voile. Un médecin a déclaré avoir vu mourir plus de jeunes filles depuis le système des nudités que dans les quarante années précédentes.

Et tout ce monde nouveau s'empiffre dans les restaurants qui viennent de se créer et que dirigent les chefs des ci-devant. La gastronomie devient une science et un art qui a sa littérature avec Grimod de la Reynière. C'est lui qui écrira, non sans raison, que le cœur des Parisiens s'est tout à fait métamorphosé en « gésier ». Mais à côté, la misère des rentiers et des petits propriétaires payés en assignats, c'est-à-dire en papier-monnaie qui, à la fin du Directoire, n'aura plus

aucune valeur, entraîne chaque jour des suicides. Villes et campagnes regorgent de brigands, d'insoumis, de chouans et de bleus dévoyés, qui pillent, chauffent et rançonnent impunément, à la barbe d'une maréchaussée qui ne poursuit plus, n'étant ni montée, ni payée.

Vraiment, le poète a menti : la France n'était pas belle « au grand soleil de Messidor ».

LE CHÂLE VAUDOIS

(Air : *Pô la fita dau 14.*)

Nous apportons à la crèche
Un simple châle vaudois ;
Sa laine qui n'est point rêche,
A pris forme sous nos doigts.

Refrain :

Le voici, doux et chaud ; — C'est le gage
C'est l'hommage — De notre Canton de Vaud.

Ce châle est de couleur noire,
En signe d'humilité ;
Tel quel, la chose est noiroire,
Il est toujours bien porté.

Refrain.

Sa forme est triangulaire,
En mettant la pointe en bas ;
Sous cet abri tutélaire,
On peut braver les frimas.

Refrain.

Suivant comme on l'attache —
Laisant libres les deux bras —
Les deux épaules qu'il cache
Ne se refroidiront pas.

Refrain.

Par temps chaud, on laisse pendre
Deux des pointes librement ;
La troisième va descendre
Sur la taille, gentiment.

Refrain.

Ce châle est l'ami fidèle
En hiver comme en été ;
Il nous donne un vrai modèle
De tendresse et de bonté.

Refrain.

Et parfois une fillette,
Pour se vêtir chaudement,
Autour d'elle a mis, fluette,
Le châle de grand'maman.

Refrain.

— Va donc, petite, au village,
Un gros panier à ton bras ;
Ce châle est bon à tout âge ;
Tu ne t'enrhumeras pas !

Refrain.

Nous déposons sur ta crèche
Ce simple châle vaudois,
Bien heureuses, s'il empêche
Tes petits pieds d'être froids.

Refrain.

Quand le châle s'entre-croise,
Il prophétise ta Croix...
Nous l'offrons l'âme vaudoise
Avec le châle vaudois. Pierre.

ECONOMIES

EST samedi, le dernier du mois, jour où M. Mélichon accomplit avec amour un acte traditionnel : l'établissement des comptes.

Après son repos habituel, il se lève en poussant un léger soupir, et ramasse sur le tapis les clés qui ont glissé de sa poche. Puis, à petits pas, il va vers la cage de son canari, passe un doigt à travers le grillage, prend un air doux et légèrement miais, et susurre :

— Méphisto ? On a bien dormi ? On n'a pas mangé sa salade ?

Méphisto, étonné, change de perchoir, regarde sans comprendre le doigt qui s'agit entre deux barreaux, chante trois notes, revient au premier perchoir et cligne de l'œil.

Ravi, M. Mélichon se dirige vers sa table. Il fait grincer le tiroir, en tire le précieux *Livre des*